



**HAL**  
open science

## Poésie ouvrière et paternalisme en Grande-Bretagne

Fabienne Moine

► **To cite this version:**

Fabienne Moine. Poésie ouvrière et paternalisme en Grande-Bretagne. La fabrique des sociabilités en Europe et dans les colonies: Espaces et identités (XVIII e-XIX e siècles), 2023, 978-2-7606-4498-4. hal-04102299

**HAL Id: hal-04102299**

**<https://hal.science/hal-04102299v1>**

Submitted on 25 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***La fabrique des sociabilités en Europe et dans les colonies. Espaces et identités (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)***, dir. Valérie Capdeville et Kimberley Page-Jones

**« Poésie ouvrière et paternalisme en Grande-Bretagne »**

*Fabienne Moine*

Grâce à la circulation de poèmes écrits par les ouvriers, la manufacture<sup>1</sup> victorienne du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle peut être considérée comme un lieu de sociabilité qui atténuerait les effets de l'industrialisation et de la destruction de la sphère familiale. La production et la consommation de poésie sont des pratiques sociales et culturelles courantes qui permettent de renforcer la communauté et la solidarité ouvrières autour de la figure du barde-ouvrier<sup>2</sup>, porte-parole des travailleurs. Au même moment, le nouveau paternalisme soutient un fonctionnement de la manufacture en vase clos, protégeant les ouvriers des influences extérieures, socialisme ou syndicalisme. Ce paternalisme prend des formes nouvelles au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle mais s'appuie sur le paternalisme utopique de Robert Owen qui déploie dès 1800 des mesures philanthropiques innovantes dans sa manufacture de New Lanark. Le système d'obligations et de devoirs qui contrebalance le pouvoir du maître soutient les initiatives poétiques individuelles et collectives qui consolident l'organisation sociale de la manufacture.

Cette poésie est en conformité avec les modèles canoniques mais possède ses propres modalités de création et de diffusion dont les spécificités méritent d'être étudiées car rares sont encore les initiatives qui tendent à montrer que la manufacture peut aussi être perçue comme un lieu de production poétique. Ce chapitre aborde les spécificités de la poésie produite au sein de la manufacture par le prisme des pratiques sociales qui s'y développent et le rapport qu'elle entretient avec la construction d'une sociabilité poétique ouvrière dépendante de l'institution<sup>3</sup>.

Les poèmes écrits au milieu de l'époque victorienne sont bien souvent des témoignages de la douloureuse réalité du travail à la manufacture mais aussi, parfois, des tentatives de résistance pour échapper au labeur quotidien. L'anthologie de poésie populaire de femmes dirigée par Florence Boos souligne la souffrance des ouvrières et le rapport de forces qui s'établit avec la source du pouvoir. Les travaux de Patrick Joyce, par ailleurs, suggèrent que les conflits et la résistance sont des considérations plaquées *a posteriori*. Il faut aussi

---

<sup>1</sup> Le terme de « manufacture » sera préféré à ceux de « fabrique » ou d'« usine » puisque la manufacture place l'ouvrier et son savoir-faire manuel au cœur du dispositif. La fabrique et l'usine, au contraire, situent la machine au centre de celui-ci, avec des ouvriers interchangeable et employés précisément pour faire fonctionner les machines.

<sup>2</sup> Il s'agit d'une référence à la communauté des « bardes d'origine modeste » (« lowly bards »), un des trois groupes de poètes populaires selon Brian Maidment dans *The Poorhouse Fugitives: Self-Taught Poets and Poetry in Victorian Britain* (1987), les deux autres étant les Parnassiens et les Radicaux.

<sup>3</sup> Voir principalement l'ouvrage de Kirstie Blair et le projet qu'elle conduit avec Michael Sanders, « Piston, Pen and Press, Literary Cultures in the Industrial Workplace » (<https://www.pistonpenandpress.org>), dont l'objectif est d'explorer la manière dont les ouvriers écossais et du nord de l'Angleterre ont participé activement à l'élaboration de la culture populaire à travers la production de poèmes publiés dans la presse.

considérer que la déférence au système industriel et la volonté de paix sociale du point de vue de l'ouvrier sont très marquées lors du renouveau paternaliste. C'est précisément dans les pratiques sociales et culturelles qui renforcent une conscience de classe, plus au sens identitaire que politique, que l'on peut identifier cette harmonie. Les points de vue de Boos et de Joyce ne s'opposent pas : ainsi, la poésie encomiastique, à l'éloge du patron, témoigne du processus d'adhésion, souvent contre son gré, à la politique de l'entreprise et au système capitaliste ; mais elle souligne aussi la volonté de créer une sociabilité professionnelle et poétique qui redonne sa dignité au groupe de travailleurs.

Les mécanismes de fabrication de la sociabilité poétique au sein de la manufacture et autour de la figure du barde-ouvrier révèlent que toute une économie et une communauté d'acteurs de l'activité poétique sont nécessaires pour permettre l'émergence de la poésie ouvrière et faire de la manufacture une sociabilité poétique.

La vie sociale de l'ouvrier anglais du textile est rythmée par son travail, mais aussi par la cadence des pratiques culturelles structurées au sein de l'institution, comme l'écriture de poèmes écrits pour des festivals qui mettent la manufacture et le patron à l'honneur. Pratique culturelle d'usage au sein des manufactures du milieu du siècle, les poèmes encomiastiques témoignent de la très grande considération, souvent proche de la servilité, pour l'institution de travail et pour l'industriel. Les poèmes en l'honneur de Titus Salt, capitaine d'industrie, et de sa manufacture modèle à Saltaire dans le Yorkshire illustrent une relation quasi-féodale entre l'ouvrier et le patron et construisent un modèle de collectivité au sein de la manufacture.

Les réponses poétiques des ouvrières au paternalisme sont particulièrement intéressantes car certaines d'entre elles présentent l'institution, non comme lieu d'aliénation et d'oppression, mais comme un espace qui consolide la communauté locale grâce à ses pratiques culturelles. La situation des ouvrières, notamment à travers le cas d'Ellen Johnston, est particulièrement significative car, pour elles, l'institution, plutôt que les habituels réseaux de production et de diffusion, leur fournit visibilité, respectabilité et reconnaissance à l'échelle locale, parfois nationale. Se conformer au modèle paternaliste permet ainsi d'utiliser le cadre professionnel et la sociabilité industrielle que propose l'institution pour renforcer son propre succès littéraire.

### **Les muses de la manufacture**

Les recherches sur les pratiques poétiques ouvrières, fragmentaires encore aujourd'hui, soulignent que la production et la circulation de poésie démotique s'appuient sur la construction d'indispensables communautés poétiques au sein de la manufacture. Les pseudonymes derrière lesquels se cachent fréquemment les poètes locaux les aident à acquérir une notoriété dans leurs milieux professionnels : « une femme d'ouvrier », « l'ouvrière », ou encore « la muse de la manufacture »<sup>4</sup>. Ces muses ne sont qu'une des catégories de poètes démotiques ; mais comme pour les autres groupes de poètes, fermiers, artisans ou petits employés, la poésie est une pratique sociale dépendante des réseaux locaux

---

<sup>4</sup> « a mechanic's wife », « the factory girl », « the factory muse ».

de sociabilité. Quels sont donc les éléments nécessaires à la construction de la communauté et à la production poétique populaire ?

Les lieux de production et de consommation de poèmes populaires ne sont pas rares puisque la poésie accompagne la vie du travailleur « dans la rue, chez l'imprimeur local, ou dans l'échoppe du libraire, dans des magasins dédiés comme le 'Poet's Box' de Glasgow et Dundee, sur les panneaux publicitaires, dans les pubs, les théâtres, les music-halls et dans le cadre social ou familial, et surtout en position privilégiée dans la presse locale » (Blair, 2014, 25)<sup>5</sup>. Mais il est encore difficile d'identifier les poèmes directement écrits pour l'institution, que Kirstie Blair appellent « associational verse », alors même qu'il s'agit d'une pratique courante. En effet, si des centaines de poèmes sont récités ou chantés lors des fêtes locales, leur vie est éphémère. Les poètes retrouveront parfois leurs poèmes dans la presse locale, mais rares seront ceux qui pourront les publier dans un recueil ou entreprendre une carrière professionnelle.

Si les ouvriers sont exclus des cénacles et des salons habituels et se trouvent souvent sans ressource matérielle et relationnelle pour publier un recueil de poèmes, ils bénéficient pourtant de toute une économie poétique solidaire qui encadre la production puis la diffusion des poèmes. Les éditeurs de journaux locaux jouent un rôle primordial dans le destin poétique d'un ouvrier. Le choix de poèmes écrits par les poètes régionaux est extrêmement sélectif, ce qui apporte prestige et notoriété à celui dont les vers figureront dans le journal local. La compétition est si forte que certains éditeurs se plaignent d'être littéralement submergés par cette production poétique. Les concours de poésie organisés par les journaux peuvent aussi encourager les velléités locales. Une fois qu'un poème est choisi pour figurer dans « Poet's Corner » du journal municipal, le poète connaîtra peut-être une gloire éphémère et locale.

Les exemples de poètes démotiques ayant connu une certaine renommée régionale ne sont pas rares, toute proportion gardée par ailleurs. Mais le succès même modeste ne vient qu'à ceux qui bénéficient du soutien financier de mécènes issus de la petite noblesse locale, notables ou patrons, pour la publication d'un volume de poésie. Les introductions qui précèdent les poèmes dans l'anthologie de poésie populaire dirigée par John Goodridge et Bridget Keegan soulignent que les poètes ne peuvent se passer du soutien de bienfaiteurs et que l'activité poétique dépend de toute une économie littéraire. Ils ne peuvent que rarement abandonner leur travail à la manufacture pour se consacrer à l'écriture de poèmes. C'est le cas de Joseph Skipsey (1832-1903), ouvrier de Northumbrie connu sous le nom de « poète mineur » (« the Pitman Poet ») après avoir écrit un poème largement diffusé sur la catastrophe minière de Hartley survenue en 1862, de Samuel Bamford (1788-1872), tisserand et réformateur radical du Lancashire, de Ben Brierley (1825-1896), également tisserand dans la même région, ou encore de John Critchley Prince (1808-1866), ouvrier à Wigan et surnommé « barde de la manufacture » (« the factory bard »). Quant aux femmes, plus nombreuses dans les manufactures de textile mais minoritaires parmi le groupe de

---

<sup>5</sup> « whether in the streets, in the local printer or bookseller's shop, in dedicated new shops like the 'Poet's Box' of Glasgow and Dundee, on advertising hoardings, in pubs, theatres, music-halls and domestic social settings, and most of all in prominent positions in the local press ».

poètes démotiques, elles sont exclues des opportunités de célébrité locale par leur classe et par leur sexe. Contrairement à leurs confrères qui peuvent réciter leur poésie dans les sociétés littéraires, dans les cafés ou les goguettes, espaces de performance et de succès poétiques, elles ne bénéficient d'aucun espace physique de sociabilité.

L'exemple du réseau poétique tissé par Ellen Johnston (1835 ?-1874), ouvrière du textile à Dundee, Belfast et Glasgow est à la fois typique car il offre une synthèse de toutes les formes d'assistance apportées par la sociabilité poétique et exceptionnel car il était extrêmement rare pour une femme de mobiliser un tel réseau de diffusion et d'atteindre un succès aussi significatif. C'est une des très rares ouvrières qui a réussi à publier un recueil de poèmes, à atteindre une renommée au-delà des frontières de la région de Dundee et à construire sa persona poétique autour de son emploi à la manufacture. Mais le réseau de sociabilité qui se crée autour d'elle et de ses poèmes n'a pu exister que grâce à l'éditeur du *Penny Post* de Dundee entre 1860 et 1868, Alexander Campbell, socialiste de la première heure, qui soutient ses initiatives poétiques. Il annonce la future publication de son volume en appelant ses lecteurs à verser une souscription, distribue des cartes de visite qui font la publicité de Johnston et continue à informer ses lecteurs de ses activités, notamment les lectures publiques qu'elle fait de ses poèmes. Sans la solidarité générée par le réseau de Campbell, Johnston n'aurait jamais connu la célébrité, aussi fugace fût-elle, ni pu publier les deux éditions de son *Autobiography, Poems and Songs* préfacées par le critique et mécène George Gilfillian, en 1867, puis en 1869.

Les échanges poétiques dans certaines sections des journaux renforcent une sociabilité locale : « [Les poèmes] contribuaient aussi à créer un sentiment d'appartenance à la communauté, comme les poètes s'adressaient aux lecteurs, se congratulaient mutuellement, et mettaient à l'honneur les 'familles' de lecteurs et d'auteurs du [*People's*] *Journal* et du [*People's*] *Friend*. Les lecteurs avaient l'impression de connaître les poètes du journal personnellement et les considéraient comme des célébrités locales, comme le suggèrent les nombreux poèmes qui font l'éloge d'auteurs et de poèmes spécifiques » (Blair, 2019, xix)<sup>6</sup>. Ainsi la section « Notices to Correspondents » du *Penny Post* tisse un lien social et poétique entre Johnston et ses admirateurs en publiant un grand nombre de poèmes écrits par ceux-ci, ce qui souligne aussi bien son succès littéraire que l'engouement pour sa personne. Dans son autobiographie où elle ajoute de nombreux poèmes de ses admirateurs, Johnston se réjouit de son succès poétique : « [Mes vers] ont semblé charmer nombre de leurs lecteurs dont j'ai reçu les courriers depuis différentes provinces et dans lesquels ils acclamaient vivement mes contributions et m'offraient leur sympathie, leur amitié et leur amour ; tandis que d'autres, inspirés par les muses, me répondaient en utilisant le même moyen populaire » (Johnston, 15)<sup>7</sup>. Si tous les poèmes rendent hommage à Johnston, muse des plus faibles, « jeune fille de la jolie Dundee » (« maid o' bonnie Dundee » 152), « muse de la vieille Scotia » (« Old

---

<sup>6</sup> « [Poems] also helped to create a sense of community, as poets addressed readers, praised each other, and celebrated the [*People's*] *Journal* and [*People's*] *Friend* 'families' of readers and authors. Readers felt that they knew newspaper poets personally, and treated them as minor celebrities, as the many poems in praise of particular authors and poems suggest ».

<sup>7</sup> « [My verse] seemed to cast a mystic spell over many of its readers whose numerous letters reached me from various districts, highly applauding my contributions, and offering me their sympathy, friendship, and love; while others, inspired by the muses, responded to me through the same popular medium ».

Scotia's muse » 176) ou simplement « Ellen » (189) et l'encouragent à poursuivre sa mission bardique collective « au milieu du vacarme des navettes et des métiers à tisser »<sup>8</sup>, chaque poème exprime le souhait d'une relation particulière avec la poète. Mais la construction d'une sociabilité industrielle est également liée au patron, figure essentielle de cette économie poétique.

### **Sociabilité féodale et poésie paternaliste**

Les nouveaux industriels nommés « capitaines d'industrie », le nom que l'historien Thomas Carlyle donne aux industriels qui forment une nouvelle aristocratie à même de créer de la richesse tout en préservant l'harmonie sociale et la loyauté mutuelle, développent leur entreprise et accroissent leurs bénéfices tout en s'appliquant à renforcer la relation avec les ouvriers à travers leur engagement paternaliste. Même si la responsabilité sociale des patrons a souvent pour but de neutraliser le pouvoir des premières organisations syndicales et de maintenir une main-d'œuvre stable, leur paternalisme vise aussi à renforcer l'image d'une communauté soudée, industrielle, tournée vers les mêmes objectifs de développement économique et d'amélioration de la société. Pour décrire leur mission, ils écartent les termes de « subordination, condescendance, rang et position sociale » au profit de ceux « d'égalité, de liberté et d'intérêts communs » (David, 67). Le paternalisme est ainsi fondé sur un engagement bi-latéral dans la manufacture qui devient une institution fédératrice. Selon Patrick Joyce, le paternalisme d'entreprise rappelle le rapport de féodalité entre le seigneur et ses vassaux, liés par un système de droits et de devoirs : « La forme la plus convaincante que prit la solidarité au XIX<sup>e</sup> siècle fut peut-être le modèle féodal du partage des droits et des devoirs, l'employeur ne manquant pas d'être la tête pensante et la force motrice dans n'importe quelle métaphore choisie pour exprimer cette union » (Joyce, 140)<sup>9</sup>.

L'engagement dans cette sociabilité industrielle s'exprime au cœur des nombreuses pratiques culturelles des ouvriers, encadrées et soutenues par les industriels. Ce sont des occasions de se divertir mais aussi d'exprimer leur allégeance au patron et à sa famille. En voici quelques exemples fournis par Patrick Joyce : « Dîners offerts aux employés et récompenses, excursions à la campagne et à la résidence du patron, bibliothèques, salles de lecture, cantines, bains, conférences, lectures, gymnases, coopératives destinées à assurer les frais funéraires, etc... devaient devenir la règle plus que l'exception parmi le grand patronat » (Joyce, 148)<sup>10</sup>. Diverses formes d'éloge au patron sont présentées à l'occasion de ces événements. Que ce soit sur leurs bannières caractérisant l'appartenance à une corporation ou bien à travers leurs discours ou leurs poèmes, les ouvriers expriment leur soutien à l'institution garante de cette sociabilité. A la même époque en France, de nombreux poèmes,

---

<sup>8</sup> « 'mid din of shuttle and loom ». Anonyme, « Lines by Edith to the Factory Girl », p. 156.

<sup>9</sup> « The most compelling nineteenth-century version of solidarity was perhaps the feudal one of shared rights and obligations, the employer of course being the sentient and directing force in whatever metaphor was chosen to express union ».

<sup>10</sup> « Work dinners and treats, trips to the countryside and the employer's residence, libraries, reading rooms, canteens, baths, lectures, gymnasia, burial societies and the like were to become the rule rather than the exception among the big employers ».

présentés sous la forme d'un inventaire de métiers, font l'éloge de ces corporations, mais ce sous-genre poétique disparaît dans la seconde moitié du siècle lorsque la poésie ouvrière prend un tour plus social, se charge de dénoncer les conditions de travail inhumaines, rejette la loyauté à la manufacture et conteste l'existence d'une sociabilité laborieuse au sein de l'institution.

La récitation de poèmes encomiastiques, en l'honneur du patron, de la manufacture ou de la marque, lors des festivités annuelles est une pratique courante dont le but est de consolider la communauté industrielle comme le souligne Kirstie Blair : « il aurait été relativement inhabituel pour un lieu de travail de grande taille de n'avoir aucun employé qui produise une quantité raisonnable de poèmes, et de nombreux lieux de travail pouvaient se vanter d'avoir un ou plusieurs auteurs de poésie publiés » (Blair, « The piston and the pen », 2019, 137)<sup>11</sup>. Certains volumes de poésie ouvrière furent même dédiés aux patrons mécènes, comme *Flowers from the Glen*, que James Waddington, tisserand, adresse à Titus Salt (1803-1876), à la tête de la manufacture modèle de Saltaire à Bradford : « A Monsieur Titus Salt, dont la bienveillance reconnaît la valeur et le génie dans n'importe quelle classe sociale où ils se trouvent »<sup>12</sup>.

Que le poème réponde à une commande ou soit écrit plus ou moins spontanément par un ouvrier de la manufacture, il n'efface pas totalement les réalités des classes sociales, mais fait aussi et surtout ressortir une sociabilité au sein de l'institution de travail. La déférence à l'ordre patronal, selon Patrick Joyce, justifie l'utilisation de la poésie qui soutient la sociabilité de la manufacture. Comme les autres pratiques culturelles, la poésie ne cherche pas à dénoncer la hiérarchie mais à transformer les rapports de force et de classe en relations émotionnelles « dans laquelle le travailleur consentait à sa propre subordination » (Joyce, 90)<sup>13</sup>. Joyce ajoute que l'adhésion au modèle est facilitée par la construction d'une « sociabilité communautaire », dans laquelle les rôles, et non les groupes sociaux, sont clairement répartis<sup>14</sup> ; l'employeur représentant la tête et les ouvriers les mains, le sang représentant généralement le capital. L'exemple emblématique des fêtes en l'honneur de Saltaire et de son patron paternaliste permet d'identifier la manière dont la récitation de poèmes encomiastiques renforce la sociabilité au sein de l'institution. Le temps d'une célébration, la fracture entre les classes sociales disparaît. Les festivals de Saltaire font partie de la liste des nombreux événements paternalistes organisés par la plupart des grands industriels du textile comme Samuel Greg, Thomas Ashton, Henry et Edmund Ashworth, Samuel Courtauld ou Edward Ackroyd. Selon Marlène Petit-Laudon, une part substantielle des profits de Saltaire était attribuée à l'organisation de festivités dans le but de concilier capital et travail<sup>15</sup>. Le festival de Saltaire

---

<sup>11</sup> « It would [...] have been relatively unusual for a large workplace to have no employees who could produce a reasonable set of verses, and many workplaces could boast one or more published poets ».

<sup>12</sup> « To Titus Salt, Esq., whose benevolent sympathy recognises worth and genius in whatever class it may appear ». Salt soutiendra aussi les poètes John Nicholson (1790-1843), Abraham Holroyd (dates inconnues) et Robert Story (dates inconnues).

<sup>13</sup> « in which the worker acquiesced in his own subordination ».

<sup>14</sup> « Communal sociability ». C'est aussi et d'abord la métaphore organiciste classique du « body politic » chez les Élisabéthains.

<sup>15</sup> Je remercie Marlène Petit-Liaudon d'avoir attiré mon attention sur les pratiques culturelles des ouvriers dans la manufacture de Saltaire.

fut organisé pour la première fois le 20 septembre 1853 pour célébrer l'ouverture de la manufacture, puis à fréquence régulière. Au programme, banquet, processions, discours de félicitations, feux de joie, concerts et récitations de poèmes. Ces festivités où se mêlent ouvriers, contremaîtres et patrons sont décrites par le révérend R. Balgarnie, témoin du festival et biographe de Salt.

Les poèmes, peut-être plus que les discours, font partie intégrante de la cérémonie car ils peuvent être repris en chœur, chantés sur un air connu ou scandés aisément puisque rythmes et rimes sont faciles à retenir. Ces poèmes sont très convenus et souvent le produit d'une commande de la part de l'industriel lui-même. On en sait encore peu sur les pratiques de performance poétique au sein de la manufacture ou sur le temps de travail, mais on peut toutefois apprécier la place prépondérante de la poésie dans la construction du nouveau paternalisme. Les poèmes adressés à Salt témoignent de l'allégeance sans faille à la personne de l'industriel ainsi qu'au système économique qu'il a mis en place. Ils défendent et même revendiquent une subordination au modèle féodal en s'inspirant, par exemple, de la ballade traditionnelle « The Fine Old English Gentleman », reprise régulièrement lors des festivals de Saltaire. Balgarnie souligne que Salt est un gentleman moderne qui a su adapter le meilleur de la gouvernance médiévale à sa propre manufacture victorienne.

Deux poèmes écrits et lus pour les festivals respectivement de 1853 et de 1861 font de Titus Salt un Lord dans sa manufacture et dans son secteur économique, alors même qu'entre 1859 et 1861 il n'est que membre de la Chambre des Communes, donc roturier. Abraham Holroyd, poète local, historien et journaliste de Bradford est chargé de couvrir l'ouverture de la manufacture lors de laquelle est lu son poème « The Lord of Saltaire ». En 1871, il reproduit ce poème dans son hagiographie de Titus Salt, *Saltaire and Its Founder*, ce qui accroît sa propre notoriété et signale que la poésie est un outil privilégié pour rendre hommage aux patrons. Il y présente Titus Salt comme « noble par nature », capable de magnifier l'environnement de travail de ses ouvriers : « Il a construit un palais en honneur du Travail » (Holroyd, 8)<sup>16</sup>. L'influence de Salt s'exerce aux quatre coins du monde d'où il rapporte alpaga et mohair avec lesquels seront fabriqués les chapeaux et les bonnets que ses ouvriers lanceront en l'air pour l'honorer. Pour Holroyd, Salt a réussi à fédérer tous les acteurs de son industrie autour de l'idée d'une noblesse du travail. Cet enthousiasme collectif pour le projet de Salt s'exprime lors des assemblées d'ouvriers de la région, invités à reprendre en chœur le refrain :

Allons, chantons en chœur,  
Et fêtons les qualités rares,  
De celui qui par nature est noble !  
Et saluons-le comme le Lord de Saltaire<sup>17</sup> !

« The Peerage of Industry » écrit par Robert Story, poète ouvrier bien connu dans le West-Riding, un des comtés du Yorkshire, est récité lors du banquet de 1861 où sont conviés 3500

---

<sup>16</sup> « He has reared up a palace to Labour ».

<sup>17</sup> Then, let us join in the chorus,  
And sing of the qualities rare,  
Of one who by nature is noble!  
And hail him the Lord of saltaire! (p. 8)



invités. Il poursuit des thématiques comparables en faisant l'éloge de la vraie noblesse qui n'est pas héritée mais méritée au vu du succès économique et social de Salt. Balgarnie qui cite l'intégralité du poème et indique ainsi clairement la place que prend la pratique poétique raconte que ce poème est lu avec fierté par un des ouvriers, Mr. French :

Le Pair qui hérite d'une ancienne propriété,  
Et réchauffe les cœurs nombreux de ses richesses,  
Nous l'honorons et l'aimons, mais est-il moins grand,  
Celui qui bâtit seul sa fortune ?

Construit une ville autour de lui ; apporte de la joie à chaque foyer ;  
Fait exulter le travailleur au labeur ;  
Et, tout en approvisionnant les marchés de la terre,  
Enrichit son propre sol bien-aimé<sup>18</sup> ?

Le refrain fut probablement repris par l'assemblée puisque la poésie de Story circulait largement dans les milieux ouvriers locaux.

Comme Holroyd et Story, des ouvriers reçoivent des commandes de la part du patron ou parfois de la municipalité afin de vanter les mérites de la manufacture sous forme poétique. C'est le cas de « Douglas » qui publie « A Visit to Saltaire » dans le *Bradford Observer* du 21 janvier 1858. Son identité et son parcours sont impossibles à tracer ; mais la publication de son poème sert ses intérêts comme ceux de Salt. Douglas doit se sentir honoré de voir son poème publié dans la presse locale ; quant à Salt, il a la satisfaction de constater que ses succès sont déployés dans un journal libéral qui appuie ses positions politiques, dont son soutien à la réforme du suffrage, et ses initiatives sociales et paternalistes. Douglas souligne la volonté de Salt d'améliorer les conditions de vie de ses ouvriers, mais aussi d'encadrer leurs loisirs respectables sur le temps libre :

Tout proche de la manufacture se dressent  
Les jolies demeures de toute la troupe diligente ;  
La nouvelle rue, ouverte et aérée  
Bordée de maisons spacieuses, solides, propres,  
Où tout est ordre et modernité,  
Bâties avec habileté et conçues avec application.  
Lieu de détente et refuge chaleureux !  
Ici aussi, le fruit de l'attention paternelle,  
(Lorsque les Sabbaths sur cette vallée et ces bois sourient)  
Sanctuaire de paix, maison de prières ;

---

<sup>18</sup> The Peer who inherits an ancient estate,  
And glads many hearts with his pelf,  
We honour and love, but is that man less great,  
Who founds his own fortune himself?

Who builds a town round him; sends joy to each hearth;  
Makes the workman exult 'mid his toil;  
And who, while supplying the markets of earth,  
Enriches his own beloved soil?

« The Peerage of Industry », Balgarnie, *op. cit.*, p. 83.

Où les artisans oublient les six jours de labeur,  
S'inclinent devant leur Dieu avec crainte et humilité,  
Et se réjouissent que leur pain quotidien est assuré<sup>19</sup> !

Commodité, solidité, propreté et modernité du logement paternaliste d'une part ; ferveur religieuse, édification, dévouement à l'employeur et paix sociale chez l'ouvrier d'autre part. Le projet de Salt est solidement identifié comme un programme collectif, le bien-être de l'ouvrier conduisant à une acceptation de sa condition et, à terme, à plus de productivité.

« A Song of Saltaire », écrit par Holroyd pour l'ouverture de l'Institut éducatif de Saltaire en 1871, renchérit sur la question de la collectivité industrielle en présentant cette institution comme une cité royale, véritable « joyau » qui ennoblit le caractère de ses membres grâce aux divertissements respectables qui leur sont présentés. Sources de loisirs et d'instruction, l'œuvre de Salt annonce l'aube de jours meilleurs, « où les hommes sont tous frères des autres hommes » ; la finalité d'inspiration socialiste étant parfaitement compatible, selon Holroyd, avec le statut régalien de Salt.

Les festivals des manufactures réservent une place de choix à la récitation de poésie car, au-delà de sa fonction divertissante, elle accompagne la construction du paternalisme et participe au succès économique de la manufacture. Selon Marianne Debouzy, le paternalisme, et ici la poésie qui en découle, aiderait à « effacer la conscience de classe, le sentiment d'appartenance à un groupe opprimé » (16), même si l'ouvrier peut percevoir sa singularité sans être persuadé de son oppression. La disparition de ce sentiment d'appartenance au groupe exploité est particulièrement visible dans des poèmes qui font l'éloge de l'institution. Quelles sont les spécificités de ce sous-genre poétique qui associe allégeance et puissance d'agir<sup>20</sup> et permet aux ouvriers et surtout aux ouvrières d'utiliser la sociabilité de la manufacture pour leur propre émancipation ?

### **Ouvrières, sociabilité institutionnelle et autonomie poétique**

La poésie ouvrière, contrairement à la poésie bourgeoise qui exalte souvent le génie poétique individuel, soude la communauté de travailleurs autour de la figure du poète-ouvrier. Depuis

---

<sup>19</sup> Closely contiguous to the factory stand  
The pleasant homes of all the active band;  
The newly-fashioned, open airy street,  
Of cottages commodious, solid, neat,  
Where all is order of a modern kind,  
With skill constructed and with thought designed.  
Retreat for social joy, and homely rest!  
Here, too, the object of paternal care,  
(When Sabbaths on these glens and woodlands smile)  
A sanctuary of peace, a house of prayer;  
Where artisans forget their six days' toil,  
And bend before their God in humble fear,  
Rejoicing that their daily bread is sure!

« Douglas », « A Visit to Saltaire, Christmas 1857 », *Bradford Observer*, 21 janvier 1858.

<sup>20</sup> L'expression « puissance d'agir » correspond à la traduction du terme « agency » utilisé par l'historien E.P. Thompson.

la tradition poétique chartiste des années 1840, le travail au sein de la manufacture est généralement évoqué de manière allégorique. Par exemple, même si le poème autobiographique de Robert Jones Derfel, tisserand socialiste à Manchester, intitulé « Work, Work, Work » (1890) raconte la journée d'un travailleur, il s'agit d'une journée type dont la routine est exprimée à travers les multiples répétitions lexicales et structurelles (Derfel, 349). La manufacture ne constitue que très rarement le cadre narratif du poème, les poètes démotiques préférant s'affranchir de l'environnement industriel. Ils insistent plutôt sur la solidarité entre travailleurs ou la dignité du labeur qui alimentent la rhétorique de la conscience de classe. Tout comme les artisans saint-simoniens dont Jacques Rancière a étudié la production artistique et qui n'utilisent pas leurs écrits pour promouvoir la lutte sociale mais pour revendiquer une vie intellectuelle, les poètes de la manufacture écrivent peu sur ce monde-là. Une des raisons de ce choix, selon Meagan Timney, est que l'espace institutionnel renvoie au carcan psychologique et social de la ville industrielle. De plus, une critique de la manufacture, même sous la forme poétique, pouvait conduire son auteur à une sanction par ses collègues de travail ou ses patrons (Blair, 138). L'intérieur de la manufacture et ses pratiques sociales sont donc très rarement décrits dans le poème. Considérer les pratiques poétiques, dont celles des femmes, permet de mieux comprendre ce qui se passe derrière les murs de la manufacture mais aussi comment est vécu le paternalisme, et de reconstituer une « archéologie du patronat » et une historiographie sur le paternalisme plus complètes (Debouzy, 4). En effet, cette dernière a généralement été effectuée uniquement à partir du point de vue des employeurs ou de celui des ouvriers hommes qui profitent des bonnes œuvres patronales pour rétablir l'ordre patriarcal.

Le lien entre poésie et paternalisme est manifeste dans le témoignage laissé par Mary Merryweather, embauchée en 1846 par l'épouse de Samuel Courtauld, patron paternaliste à la tête de la manufacture de textile d'Halstead. Elle est chargée d'encadrer la vie culturelle des ouvrières et d'améliorer leur instruction. Pour elle, la pratique poétique transmet les valeurs respectables de la bonne société aux ouvrières et est utile pour promouvoir l'emploi féminin. Dans le récit qui rend compte des quatorze années qu'elle a passées dans la manufacture, Merryweather cite certaines œuvres poétiques qui, plus que d'autres supports éducatifs, l'ont aidée dans sa mission lors des cours du soir réservés aux élèves les plus motivées :

La poésie était un excellent moyen pour transmettre les bonnes valeurs, qu'il s'agisse de chansons ou de poèmes récités. Au début, les soirs, elles chantaient des chansons apprises dans les écoles britanniques, mais nous en avons ensuite inclus d'autres plus adaptées à leur âge et à leur situation. Parmi celles-ci, "The Old Arm-Chair" d'Eliza Cook ; "Spring," de C. Young ; "The Skylark," de James Hogg ; "Kind Words," extrait de *Douglas Jerrold's Magazine* (et mis en musique par un cordonnier de la ville); "Deal gently with the Erring Ones" ; "Thy Will be done" ; "Now the Evening Sun descending" ; et beaucoup d'autres figuraient parmi les préférées (Merryweather, 25-26)<sup>21</sup>.

---

<sup>21</sup> « Poetry was a great vehicle of good, whether in song or in verses to recite. At first in the evenings they sang the songs familiar to most British Schools, but we soon introduced others more suitable to their age and circumstances. Of these "The Old Arm-Chair," by Eliza Cook; "Spring," by C. Young; "The Skylark," by James Hogg; "Kind Words," from *Douglas Jerrold's Magazine* (and set to music by a shoemaker in the town); "Deal gently with the Erring Ones;" "Thy Will be done;" "Now the Evening Sun descending;" and many others, were great favourites. »

Ces poèmes qui mettent à l'honneur les vertus domestiques et sont écrits par des poètes appartenant à la classe populaire rassurent la communauté des travailleuses. Il est plus aisé pour Merryweather de faire circuler certaines idées progressistes concernant l'emploi et les salaires féminins, une fois les ouvrières rassérénées par le modèle de respectabilité qui s'offre dans les poèmes. L'usage de la poésie permet d'éduquer, de responsabiliser et de rendre plus autonome un groupe toujours plus large d'ouvrières.

L'influence de la poésie est encore plus vaste au sein de l'institution lorsque ce sont les ouvrières elles-mêmes qui écrivent leurs poèmes. Ceux qu'elles récitent ou chantent et qui sont repris en chœur lors des événements organisés par la manufacture nous éclairent sur la construction de la sociabilité ouvrière et la quête d'autonomie relative. La poésie paternaliste féminine souligne l'adhésion au modèle patronal, mais reste une forme précieuse de témoignage et le signe de la participation active des femmes à la vie culturelle de la manufacture, même si elles sont écartées des habituels réseaux de production et de diffusion. Grâce à leurs poèmes lus lors des excursions organisées par les manufactures de textile ou écrits en remerciement de l'initiative patronale, certaines femmes deviennent les porte-parole du groupe et acquièrent une petite notoriété locale.

« Violet », nom de plume de Mrs D. H. Gordon, ouvrière du textile en Ecosse, rend compte d'une excursion organisée par le patron de la manufacture Erskine Beveridge & Co de Dunfermline. Comme pour la plupart de ces poèmes sur les festivités paternalistes, Violet met en évidence sa loyauté et son dévouement absolus au patron. Dans le poème « St Leonard's Works Excursion » (1890), elle approuve les frontières économiques et sociales qui les séparent et soutient aveuglément le capitalisme industriel :

[...] lorsque l'on commença à danser,  
Les « maîtres » attaquèrent les premiers –  
Il ne faut pas s'étonner que tous les « travailleurs » les aiment,  
Si aimables, si gracieux et gentils. [...]

Que les affaires de Beveridge & Co.  
Continuent à fructifier chaque année !  
Que la prospérité les embrasse et s'enlace  
Autour d'eux et autour de ceux qui leur sont chers (Gordon, 21)<sup>22</sup>.

« Violet », comme d'autres femmes poètes, embrasse les valeurs paternalistes traditionnelles de la manufacture et suggère que le paternalisme lui permet de se placer, en tant que poète et femme, au centre de l'institution, puisqu'elle est autorisée, par la pratique poétique, à prendre en charge la voix ouvrière. Elle précise d'ailleurs à ceux qui voudraient lire le compte-rendu des discours et des toasts qu'ils pourront le faire dans la prochaine

---

<sup>22</sup> [...] when the dance was commencing'  
The "maisters" were first tae begin –  
Nae wonder the "workers" a' like them,  
Sae friendly, sae gracious, an' kin'. [...]

May the business o' Be'ridge & Co.  
Still steadily increase each year!  
May prosperity circle a' centre  
Roond them, an' roond a' they hold dear.

édition du *Saturday Press*. Ce faisant, elle se réserve la partie strictement festive du récit de l'excursion, s'attribuant ainsi le rôle de barde-ouvrier de la manufacture.

Ellen Johnston a également produit un large corpus de poèmes paternalistes qui restent peu explorés car écrits sous une forme très convenue. Mais leur originalité réside dans le fait qu'elle y présente la manufacture comme un lieu de créativité. Sans minimiser toutes les difficultés des ouvriers dans l'industrie du jute à Dundee, elle souligne le fait que la manufacture, plus que la nature environnante, est source de vie sociale ritualisée intense et, partant, encourage la créativité poétique :

Ce n'est pas dans le vallon parfumé que je cueille des fleurs d'été,  
Ni dans le joli jardin que je vagabonde sous les tonnelles enchantées ;  
C'est dans la poussière et le bruit des hauts murs de de la manufacture  
Que je dois courtiser mon humble muse, pour toujours gagner ses faveurs. [...]

C'est au milieu de l'huile pestilentielle que je prends chaque inspiration,  
Au milieu des lourds métiers à tisser qui tournent dans l'atmosphère mortifère (Johnston, 183)<sup>23</sup>.

Johnston fait toujours preuve d'une grande déférence envers ses supérieurs hiérarchiques lorsqu'elle les remercie de prendre en charge cette organisation solidaire, mais elle a aussi conscience que le bénéfice est grand pour elle-même. Dans son autobiographie, elle précise à plusieurs reprises que certains patrons lui ont fait parvenir une somme d'argent pour encourager son activité poétique, mais il est loisible de penser qu'ils l'ont fait pour la remercier de ses louanges.

Johnston présente la relation bilatérale au service de la sociabilité qu'est la manufacture dans plusieurs poèmes comme « Linfield, the Boast of Green Erin », chanté lors d'une visite organisée au jardin botanique de Belfast, en l'honneur de Charles Close, directeur de « Linfield », manufacture de lin. Close y est décrit comme un empereur romain couronné de lauriers, traversant le temple de la renommée également appelé par Johnston « pavillon du commerce ». Une note qui éclaire le contexte d'écriture du poème rend compte de la force du lien, aussi bien commercial que sentimental, qui soude le directeur et ses ouvriers :

Jamais il n'y a eu, dans l'histoire ou la légende, un directeur qui a fait ce que M. Close a fait. Il a fait preuve d'une vraie et sublime noblesse de sentiment philanthropique envers les humbles fils et filles qui travaillent honnêtement à Linfield ; (...) il a su exprimer sa reconnaissance du plus profond du cœur aux travailleurs de Linfield, ce qui doit être immortalisé sur les pages glorieuses du commerce. Il a aussi récompensé Mademoiselle Johnston en lui offrant une somme importante pour sa présence lors de cette occasion mémorable (Johnston, 219)<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> 'Tis not within the fragrant vale I gather summer flowers,  
Nor is it in the garden fair I roam through dreamland bowers;  
It is within the massive walls of factory dust and din  
That I must woo my humble muse, her favour still to win. [...]  
It is amidst pestiferous oil that I inhale my breath,  
'Midst pond'rous shafts revolving round the atmosphere of death.

<sup>24</sup> « It has never been known, in history or romance, for a manager to do what Mr Close has done. He has shown a truly noble and sublime feeling of philanthropic love towards the humble sons and daughters of honest toil in Linfield ; (...) he has given a token of his heartfelt regard for the workers of Linfield, that shall be

Dans la dernière phrase de cet extrait, Johnston, poète officielle de la manufacture, indique qu'elle a été généreusement récompensée pour son poème, ce qui souligne bien la centralité de la pratique poétique dans le modèle industriel philanthropique.

Dans « Kennedy's Factory for Ever », récité lors d'une excursion à la Chaussée des Géants, Johnston présente la relation entre ouvriers et supérieurs hiérarchiques comme fondée sur des intérêts partagés qui créent une communauté solide et forte. Si elle s'applique à montrer que les employés ne sont pas des esclaves, les ouvriers étant souvent représentés comme des « esclaves blancs », elle ne nie pas qu'ils sont au service de leur maître, mais le font de leur propre gré. Contrairement à l'esclavage fondé sur la domination d'un groupe par un autre, le travail à la manufacture permet de créer un équilibre entre richesse des uns et bien-être des autres :

Qu'il soit toujours fortuné ; que nous soyons toujours en bonne santé  
Pour rester ses serviteurs au travail.  
Nous sommes ses travailleurs, libres de tout joug,  
Jamais nous n'avons enduré les chaînes ignobles de l'oppression (Johnston, 218)<sup>25</sup> ;

Elle souligne aussi que l'institution non seulement accueille une communauté industrielle mais surtout est indispensable à sa construction. « Tennants' Excursion » décrit une procession à l'occasion d'une excursion organisée par la manufacture Charles Tennant & Co de Glasgow avec ses bannières, son orchestre puis son défilé agencé par corps de métier. Il offre une vision solidaire des travailleurs, unis par et pour la manufacture. Selon Patrick Joyce, ces rituels publics, « événements gargantuesques » organisés par les employeurs, servent à renforcer le système capitaliste et l'ordre social tout en présentant une forme carnavalesque d'inversion du pouvoir. Le patron se mêle à ceux qui paradent, leur laissant une prééminence d'une journée, conférée, non par la naissance, mais par l'activité professionnelle et le dévouement à la manufacture. Pour Johnston, l'ouvrier devient « a king at Tennants' pleasure trip » (212). Les ouvriers ont posé leurs outils et défilent sous leur bannière, mais c'est bien leur fière appartenance à la grande institution qu'est Tennants qui soutient la communauté industrielle voire la nation écossaise toute entière.

La fierté d'appartenir à une communauté organisée autour du travail est aussi exprimée dans « Kennedy's Dear Mill », poème probablement écrit pour fêter une sortie collective, qui gomme les frontières entre déférence, admiration et attachement. Selon Susan Zlotnick, « [Johnston] affirme avoir trouvé un foyer dans la manufacture de Kennedy et une famille auprès de ses compagnons de travail » (219)<sup>26</sup>. Elle associe trois formes de lien sentimental pour exprimer l'engagement total de la communauté envers la manufacture : au nom de tous, elle exprime à travers le pronom « thou » son amour du travail, son dévouement à la manufacture de Kennedy et son affection pour Kennedy lui-même :

---

immortalised upon the pages of commercial fame and glory. He has also rewarded Miss Johnston most handsomely for her company on the memorable occasion. »

<sup>25</sup> May he still have wealth; may we still have health

To remain his servants of toil.

His workers are we from all slavery free,

Oppressions vile chains we felt never;

<sup>26</sup> « she claims to find a home in Kennedy's mill and a family among her fellow mill workers ».

Tu m'envoûtes mystérieusement  
 Comme tu le fais avec tous ;  
 S'éprend de toi chaque fille  
 Qui a déjà travaillé pour toi.  
 Elles peuvent quitter leur labour béni ;  
 Mais, même si elles trouvent du travail,  
 Elles reviennent sans tarder  
 A la chère manufacture de Kennedy (Johnston, 19)<sup>27</sup>.

En tant que poète officielle de la manufacture, Johnston devient muse de l'institution de travail. Dans son autobiographie, elle décrit ainsi son recueil de poèmes : « il pourra être source de plaisir social et intellectuel pour beaucoup et aussi soutien pour atténuer le labour incessant de ma vie à la manufacture » (Johnston, 15)<sup>28</sup>. Judith Rosen rappelle que la fonction de poète officiel de la manufacture était généralement dévolue aux hommes, ce qui montre à la fois le statut et le talent de Johnston. Lors des cérémonies en l'honneur de la manufacture, elle n'hésite pas à tirer profit de sa triple identité – ouvrière, femme, poète – afin de montrer qu'elle représente la manufacture à plus d'un titre. Dans la strophe finale de « An Address to Napier's Dockyard », elle dit préférer au titre de reine celui d'ouvrière : « Mille fois, je resterais une ouvrière » (Johnston, 12)<sup>29</sup>. La poésie paternaliste de Johnston a une double vocation : comme celle de ses confrères, elle construit une sociabilité laborieuse fondée sur des gains partagés et place son auteure au centre de cette communauté bardique industrielle.

### **Conclusion : institutions et sociabilité des « sans voix »**

Nombreuses sont celles qui ont trouvé une autorité poétique à travers la description d'événements collectifs mineurs, mais elles ne figurent dans aucun canon. Ce constat est partiellement dû au fait que l'institution sociale, telle la manufacture, la prison ou l'hospice, fait en principe obstacle aux aspirations poétiques. Et pourtant les voix des femmes poètes n'existent souvent qu'à travers le collectif et l'institution. Nul doute que l'exploration des pratiques culturelles ouvrières enrichira l'historiographie sur le paternalisme.

La poésie en l'honneur de la manufacture est le signe de la quête nécessaire d'une sociabilité au sein de la manufacture pour maintenir l'ordre social et donner l'illusion d'une communauté de femmes et d'hommes partageant intérêts communs et déférence au capitalisme industriel. Mais les pratiques de production et de consommation poétiques

---

<sup>27</sup> Thou hast a secret spell  
 For all as well as me;  
 Each girl loves thee well  
 That ever wrought in thee.  
 They may leave thy blessed toil;  
 But, find work they will,  
 They return back in a while  
 To Kennedy's dear mill.

<sup>28</sup> « [it] may prove a means of social and intellectual enjoyment to many, and also help to relieve me from the incessant toils of a factory life ».

<sup>29</sup> « A thousand times, I'd be a factory girl »

témoignent aussi du besoin pour certains d'acquérir une puissance d'agir rendue possible par l'institution elle-même.

La poésie paternaliste décline dans les années 1880 à partir du moment où le nouveau paternalisme doit faire face à l'essor du syndicalisme, au développement des mouvements ouvriers et à la naissance d'une réglementation plus stricte et uniforme du travail. Ce n'est que sporadiquement que certains poètes choisiront encore ce sous-genre de poésie, notamment à l'occasion d'événements locaux importants. Violet, par exemple, écrit plusieurs poèmes en l'honneur de la venue du grand mécène d'entreprise, Andrew Carnegie, lors de l'inauguration de la bibliothèque municipale de Dunfermline qu'il a financée dans les années 1890<sup>30</sup>. Avec le passage de la loi fixant les jours fériés du pays, le Bank Holiday Act de 1871, et le développement de la société des loisirs populaires dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, l'organisation du temps libre est plus rarement prise en charge par la manufacture et sa direction. Ce sera aux clubs, aux écoles du dimanche, aux syndicats naissants d'organiser les loisirs ouvriers. Dans son poème écrit en 1881, « The Bank Holiday », George Abel montre bien le nouvel engouement pour les loisirs en dehors de la manufacture :

Les travailleurs saluent le jour des loisirs,  
Quittent les scènes de conflits au travail,  
La fumée, le bruit et les allées fétides,  
Se débarrassent de leur souci et s'adonnent au plaisir,  
Boivent à la coupe de vie de la nature (Abel, 214)<sup>31</sup>.

Au tournant du siècle, la poésie ouvrière tend aussi à disparaître, remplacée par d'autres types de pratiques culturelles comme la production et la consommation de chansons et de spectacles au music-hall, autre forme de sociabilité populaire.

## Références bibliographiques

### Sources primaires:

Abel, George, *Gordon, and Other Poems*, London: Millington Brothers, 1885.

Balgarnie, Robert, *Sir Titus Salt, Baronet: His Life and its Lessons*, London: Hodder and Stoughton, 1877.

« Douglas », « A Visit to Saltaire, Christmas 1857 », *Bradford Observer*, 21 janvier 1858.

Gordon, Mrs D. H., « St Leonard's Works Excursion », *Poems by « Violet »*, Dunfermline: A. Romanes, 1890.

Holroyd, Abraham, *Saltire and Its Founder, Sir Titus Salt, Bart.*, Saltaire: Abraham Holroyd, 1871.

---

<sup>30</sup> Voir « A Welcome to A. Carnegie » et « The Carnegie Demonstration ».

<sup>31</sup> Toilers hail the day of leisure,  
Leave the moiling scenes of strife,  
Noisome smoke and foetid alleys,  
Shake off care and seize on pleasure,  
Drink from nature's cup of life.



Johnston, Ellen, *Autobiographies, Poems, Songs, of Ellen Johnston, the "Factory Girl"*, Glasgow: William Love, 1867.

Merryweather, Mary, *Experience of Factory Life Being a Record of Fourteen Years at Mr. Courtauld's Silk Mill at Halstead in Essex*, Victoria Press, 1862.

Waddington, James, *Flowers from the Glen. The Poetical Remains of James Waddington of Saltaire*, Bradford: Abraham Holroyd, 1862.

### Sources secondaires:

Blair, Kirstie, *The Poets of the People's Journal: Newspaper Poetry in Victorian Scotland*, The Association for Scottish Literary Studies, Glasgow, 2016.

*Working Verse in Victorian Scotland: Poetry, Press, Community*, Oxford UP, 2019.

“The piston and the pen: poetry and the Victorian industrial worker, *Journal of the British Academy* vol. 7, 2019, p. 123-139.

Boos, Florence, *Working-Class Women Poets in Victorian Britain: An Anthology*, Broadview Press, Peterborough, Ontario, 2008.

David Roberts, F., *The Social Conscience of the Early Victorians*, Stanford UP, 2002.

Debouzy, Marianne, « Permanence du paternalisme ? », in « Paternalismes d'hier et d'aujourd'hui » in *Le Mouvement social* vol. 144, juillet-septembre 1988, p. 3-16.

Goodridge, John et Bridget Keegan (dir.), *Nineteenth-Century English Labouring-Class Poets 1800-1900*, vol. 3, Pickering & Chatto, London, 2006.

Joyce, Patrick, *Work, Society and Politics: The Culture of the Factory in Later Victorian England*, The Harvester Press, Brighton, 1980.

Maidment, Brian, *The Poorhouse Fugitives: Self-Taught Poets and Poetry in Victorian Britain*, Carcanet Press, Manchester, 1987.

Millot, Hélène, et al., (dir.), *La poésie populaire en France au XIX<sup>e</sup> siècle : théories, pratiques et réceptions*, coll. « Idéographies », Du Lérot Editeur, Tesson, 2005.

Petit-Liaudon, Marlène, *Le village industriel de Saltaire*, thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2, 2019,

Rancière, Jacques, *La Nuit des prolétaires*, Fayard, Paris, 1981.

Roberts, F. David, *The Social Conscience of the Early Victorians*, Stanford UP, 2002.

Rosen, Judith, “Class and Poetic Communities: The Works of Ellen Johnston, ‘The Factory Girl’”, *Victorian Poetry* vol. 39, n° 2, 2001, p. 207-227.

Sanders, Michael, *The Poetry of Chartism: Aesthetics, Politics, History*, Cambridge UP, 2009.

Timney, Meagan, « Working-Class Women's Writing in the Nineteenth-Century Radical Periodical Press: Chartist Threads », *Philological Quarterly*, vol. 92, n° 2, 2013, p. 177-197.

Vicinus, Martha, *The Industrial Muse: A Study of Nineteenth Century British Working-Class Literature*, Croom Helm, London, 1974.

Zlotnick, Susan, « ‘A Thousand Times I'd be a Factory Girl’: Dialect, Domesticity and Working-Class Women's Poetry in Victorian Britain », *Victorian Studies* vol. 35, n° 1, 1991, p. 7-27.

*Women, Writing, and the Industrial Revolution*, The Johns Hopkins UP, Baltimore and London, 2001.

